

The Legal News.

Vol. III. MARCH 13, 1880. No. 11.

PRIVILEGES OF PARLIAMENT.

A case of breach of privilege has occupied the attention of the House of Commons during the present session, and as it appears to be the most prominent matter of this kind which has come up since Confederation, it may be well to notice it briefly here. The offence was committed in May, 1879, and was stated by Mr. Mackenzie, the leader of the Opposition (12th May), in the following words:—

"That on Saturday last, a person named John A. Macdonell, while sitting inside the House, made offensive remarks towards a member of this House, namely, the member for Shefford, who at the time was sitting in his place in the House, namely, that the said member was a cheat and a swindler; that the offending person was ordered by the Speaker to withdraw from the House, but that he nevertheless again returned, when he was again expelled by the Sergeant-at-Arms. That immediately afterwards a letter was received by the member for Shefford in the following terms, presumably written by this same person:—"To the Hon. L. S. Huntington, M.P.—Sir,—I desire to state 'out of the House what I stated in it. You 'are a cheat and a swindler.—J. A. Macdonell.'"

The adjournment of Parliament in 1879 suspended the proceedings which had been taken to bring Mr. Macdonell to the bar of the House, but on the 24th ult. he was called in, and the statement quoted above was read by the Clerk. Leave being granted to Mr. Macdonell to make an explanation and apology, he apologized to the House for the language used by him in the House. With reference to the letter addressed by him to Mr. Huntington, he said he had been advised that it did not constitute a breach of the privileges of the House, but that, if the House thought otherwise, he was prepared to offer an apology to the House for the same.

After some debate, the following motion was unanimously agreed to:—"Mr. John A. Macdonell, as he admits at the bar of this House, having used offensive words towards the hon.

member for Shefford, complained of by the Hon. Mr. Mackenzie, member for Lambton, in his place, on the 12th of May last, was, by such conduct, guilty of a breach of the privileges of Parliament." A difference of opinion existed on the question whether an apology should also be exacted to the member insulted, as well as to the House; but a motion which was proposed to that effect was negatived, and the House resolved "that under all the circumstances of this case, the House, taking into consideration the regret and apology made by him (Mr. Macdonell) at the bar of the House, does not feel itself called upon to proceed further in this matter." Mr. Macdonell was then discharged from further attendance. (See *Hansard*, 1880, pp. 182-195.)

Attention was directed, in the course of the discussion, to the Act defining the privileges of Parliament. Sect. 18 of the B. N. A. Act, 1867, is to this effect:—"The privileges, immunities, and powers to be held, enjoyed and exercised by the Senate and by the House of Commons, and by the members thereof respectively, shall be such as are from time to time defined by Act of the Parliament of Canada, but so that the same shall never exceed those at the passing of this Act held, enjoyed and exercised by the Commons House of Parliament of the United Kingdom of Great Britain and Ireland and by the members thereof." Then the Canadian Act of 1868, 31 Vict., c. 23, enacts:—"The Senate and the House of Commons respectively, and the members thereof respectively, shall hold, enjoy and exercise such and the like privileges, immunities and powers as at the time of the passing of the B. N. A. Act, 1867, were held, enjoyed and exercised by the Commons House of Parliament of the United Kingdom of Great Britain and Ireland and by the members thereof, so far as the same are consistent with, and not repugnant to the said Act."

A prominent case which occurred in Canada before Confederation will be found in 2 Lower Canada Law Journal (1866), p. 56. Mr. J. B. E. Dorion, a member of the House, was assaulted in the Library of Parliament by Mr. E. G. Lajoie, a stranger. The House resolved that Mr. Lajoie should be called to the bar and reprimanded by Mr. Speaker for the breach of privilege, and Mr. Lajoie subsequently remained in

the custody of the Sergeant-at-Arms from the 1st to the 15th of August, 1866, when the pro rogation took place.

NOTES OF CASES.

SUPERIOR COURT.

MONTREAL, January 31, 1880.

THE MOLSONS BANK v. H. LIONAIS *es qual.*, and G. LIONAIS, *opposant.*

Will, Interpretation of—Powers of executor and administrator.

By her will, of date 18th July 1868, Madame Lionais bequeathed the whole of her property to her children, issue of her marriage with Hardoin Lionais, her husband, (the defendant);—"à l'effet de quoi," the will went on to say, "je les institue mes légataires universels en propriété et jouissance, sujet, toutefois, aux restrictions et conditions exprimées ci-après."

The restrictions and conditions were contained in paragraphs 4 and 5 of the will, as follows:—

"4. Et pour exécuter mon présent testament, je nomme et choisis le dit Hardoin Lionais, mon époux, mon exécuteur testamentaire, ès-mains duquel je me dessaisis de tous mes biens, lui en donnant la saisine durant et au-delà de l'an et jour, et pendant tout le temps que durera l'administration de mes dits biens, sans être tenu de donner un cautionnement, ni de faire inventaire, ni même de rendre compte.

"5. Je nomme mon dit époux, Hardoin Lionais, administrateur de tous mes dits biens, tant en propriété qu'en usufruit, avec pouvoir de les vendre, céder, échanger, hypothéquer, aliéner, ou autrement en disposer, soit en propriété, soit en usufruit, fruits, revenus, l'autorisant à faire, signer et exécuter tous billets, chèques, obligations, reçus, quittances, et tous autres actes et documents requis, et généralement à faire tous actes de la plus entière administration, sans qu'il soit besoin, en aucun cas, d'autorisation préalable des cours de justice, ni du consentement, ni de l'intervention de mes héritiers ou aucun d'eux. Et pour les fins de cette administration, je veux et entends que mon dit époux ès dites qualités, soit revêtu, et je le revets et l'investis des mêmes droits, pou-

voirs et autorisations qui lui sont conférés dans et par la procuration générale que je lui ai accordée le 7 de juillet 1854, par acte reçu, etc., et ce, d'une manière aussi parfaite que si toutes et chacune des clauses insérées dans ma dite procuration, formaient partie intégrale de mon présent testament; mon désir étant que, sous le titre d'administrateur et exécuteur testamentaire, il continue à exercer, et exerce à l'avenir et après ma mort, les mêmes droits et pouvoirs qu'il a en vertu de ma dite procuration, laquelle je ratifie et confirme dans tout son contenu, ainsi que tous les actes, transactions, procédures, et généralement tout ce qu'il a déjà fait et exécuté, et tout ce qu'il fera à l'avenir, avant et après mon décès, en vertu de cette même procuration et en vertu des présentes, voulant que toutes choses faites et accomplies par mon dit époux ès-dites qualités, aient leur plein et entier effet, et qu'elles soient suivies et exécutées selon leur forme et teneur sans division ni discussion. Et subsidiairement, je désire que mon dit époux ès-dites qualités après mon décès, fasse la disposition et le partage de la totalité ou de partie de mes biens, tant en propriété qu'en usufruit, fruits et revenus, comme il le jugera convenable, et dans le temps qu'il lui paraîtra opportun, lui donnant toute la latitude possible dans et pour l'administration de mes dits biens, et leur aliénation et disposition, et laissant entièrement à sa discrétion la manière de retirer et percevoir, placer et employer les fruits et revenus et intérêts provenant de mes dits biens, ainsi que les capitaux d'iceux, et le soin de pourvoir comme il l'entendra au soutien, à la subsistance, à l'éducation, et à l'établissement de tous ou aucun de mes enfants, et lui donnant l'autorité et le pouvoir de léguer et partager mes dits biens ou portion d'iceux selon ce qu'il jugera à propos, à et entre tous mes dits héritiers ou aucun d'eux, soit par testament, donation entre vifs, ou autre disposition testamentaire, ou autrement, à sa discrétion; ma volonté étant que mon dit époux *es-qualité* ne soit aucunement lié dans ses opérations et dispositions par les termes dans lesquels est conçu l'article troisième ci-dessus écrit, lequel article ne peut et ne pourra en aucun cas être interprété comme conférant un droit absolu d'hérédité en faveur d'aucun de mes dits héritiers, mais uniquement un droit éventuel sujet aux dispositions libres de mon dit époux *es-qualité*. En sorte que mes dits

héritiers ne pourront, en tout état de chose, prétendre qu'à ce que mon dit époux es-qualité décidera de leur accorder respectivement, ou à aucun d'eux, si, toutefois, il juge à propos de le faire, dans la proportion qu'il jugera convenable, et à l'époque qu'il croira la meilleure, à sa discrétion, sans que mes dits héritiers ou aucun d'eux ne puissent jamais réclamer et revenir contre les actes, opérations et dispositions de mon dit époux es-qualité, que je laisse entièrement libre sous tous rapports."

The testatrix further declared that she did not wish her property to be seized and sold for other debts than those of her succession, "c'est-à-dire, celles auxquelles elle aura souscrit et sera partie, et pour nulles autres dettes." And she finally declared that her husband was to be executor during his life-time, without being required to account to any one for his administration.

The testatrix died 21st December, 1874, and her husband assumed the possession of her estate. One of the sons, being in business, obtained his father's endorsement, in his capacity of executor, on certain notes, and these notes not being paid at maturity, his father (the defendant) was sued thereon, and judgment being obtained against him, the property of the succession had been seized under execution.

George Lionais, another of the sons, opposed the execution, alleging that in endorsing the notes in question, as executor of the estate of his wife, the defendant had exceeded his powers under the will, and that the property of the succession could not be seized and sold for such debt.

To this the plaintiff answered by invoking the will, which gave the defendant power to dispose of the property of the succession to any of the children of testatrix, which the defendant had done by endorsing the notes in question.

JURÉ, J. Le principe qui régit aujourd'hui notre droit en fait de dispositions testamentaires, est celui de la liberté la plus complète et la plus absolue; liberté qui n'a d'autres limites que celles qu'impose le respect des lois, qu'intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs.

D'un autre côté, c'est une règle tant de notre droit ancien que de notre droit nouveau, que les dernières volontés sont susceptibles d'une in-

terprétation large, et que dans l'appréciation d'un testament, l'on doit principalement s'attacher à découvrir quelle a été l'intention du disposant.

Or, dans l'espèce actuelle les termes de ce testament de Madame Lionais, sont tellement précis et absolus, qu'il me paraît impossible de ne pas reconnaître que la testatrice, en instituant ces enfants ses légataires universels, ne leur donne cependant *qu'un droit éventuel* aux biens de sa succession, puisqu'elle soumet son institution à la libre disposition de ces mêmes biens par son mari, le défendeur, le laissant maître d'en disposer en faveur de ses enfants, soit par testament, *donation entre-vifs ou autrement*. Et ce qui caractérise encore mieux, et détermine exactement l'étendue de ce pouvoir, dont la testatrice a revêtu le défendeur, c'est qu'elle ajoute que ces héritiers ne peuvent prétendre qu'à ce que le défendeur décidera de leur accorder respectivement, ou à aucun d'eux, *si toutefois il juge à propos de le faire, dans la proportion qu'il jugera convenable, et à l'époque qu'il croira la meilleure à sa discrétion, sans que les héritiers de la testatrice puissent jamais revenir ou réclamer contre les actes, opérations et dispositions du défendeur, qui est laissé entièrement libre sous tous rapports*.

Or, il est établi que les billets en question ont été endossés par le défendeur, es-qualité, pour aider un des fils de la testatrice, dans ses opérations commerciales. Est-il possible de dire que le défendeur, qui a le droit absolu de donner, soit par donation entre-vifs, soit par testament, tous les biens de la testatrice à un seul de ses enfants, sans que les autres puissent jamais revenir ou réclamer contre les actes de leur père, n'avait pas le pouvoir de donner ces endossesments et de gratifier ainsi celui de ses enfants, en faveur de qui il les a consenti ?

Certainement non. Ces endossesments ou ce paiement des dettes d'un des héritiers de la testatrice, constituent dans les termes du droit une libéralité qui n'est autre chose qu'une donation entre-vifs, et que d'après les dispositions du testament, le défendeur avait plein pouvoir et autorité de faire.

L'opposant est donc sans droit, et ne peut réclamer contre cet acte de son père, le défendeur, qui en le faisant a légalement engagé la succession.

L'opposition doit donc être renvoyée avec dépens.

Barnard, Monk & Beauchamp, for plaintiffs.

Lacoste & Globensky for defendant and opposant.

SUPERIOR COURT.

MONTREAL, February 26, 1880.

GUEST V. MACPHERSON.

Damages for Libel—Criminal proceedings not a bar to action for civil damages; but punitive damages will not be awarded after defendant has been convicted and punished in a criminal court for the same libel.

MACKAY, J., said this was an action of damages brought against the defendant for libelling the plaintiff in a certain scurrilous paper called *City Life*. There had been a criminal indictment for libel against the defendant, and a True Bill being returned, he had been tried and found guilty. The defendant was then punished by a fine of \$100, and costs, under the Dominion Libel Act, taxed at \$50; so that he had already paid in the Criminal Court \$150. Now the sum of \$500 fresh damages was asked against him by a civil action. The plaintiff claimed both special and nominal damages—special for moneys that he had expended for fees in the Criminal Court beyond what his attorney's bill was taxed at, and he alleged further, that he had been hurt in his feelings, &c. The plea denied malice, and alleged that the whole thing was meant for a mere joke; that the publication did not hurt the plaintiff, and that in the Criminal Court the defendant had made an apology for his practical joke. His Honor did not see that in this court the defendant's pleas amounted to an apology, but rather raised the objection that by the action *au criminel* the plaintiff was debarred from proceeding by civil action. The defendant was wrong as to this. The two remedies compete, and in France it is quite common to join the two. The plaintiff was entitled to both remedies. He had taken proceedings in the Criminal Court, and now he came here and asked for damages special and nominal. He was entitled to some damages. The defendant's plea was bad as to criminal proceedings being a bar to civil action. But the question of degree or measure of damages came up; for there were

damages nominal, damages compensatory, and damages punitive. The plaintiff might have come here for his civil damages at once, but he had harassed the defendant by getting him convicted by a petty jury, and involved in all the ignominy of criminal punishment. There was no occasion, therefore, for more punitive damages. There was no suggestion of express malice. The defendant was evidently a stupid fellow, who went in for fun, and was in for damages here; but his Honor would not award punitive damages, but only nominal. The Court could not award as damages the *honoraires* which had been paid to lawyers in the Criminal Court for attending to the case. Judgment would go for \$20 damages, and costs of the lowest class, Superior Court.

Keller & Co. for the plaintiff.

Macmaster, Hall & Greenshields for defendant.

CREVIER V. CHAYER.

Action redhibitoire, Delay for bringing—Apparent defect.

MACKAY, J., said this was a troublesome case growing out of a horse exchange—a species of barter which often ended in a lawsuit. The plaintiff lived at St. Henri, and the defendant at Beauharnois. On the 10th December, 1878, they made an exchange of horses, and the defendant got \$40.52 swap money. On the 13th December the plaintiff tried the defendant's horse for the first time, and found him unsound and worthless. Plaintiff says "le cheval avait le râle, l'asthme." He accordingly prayed that the defendant be condemned to take back his horse and pay him the \$40.52. The plea was to the effect that the vice in the horse was easily discernible; that the horse was known by plaintiff to have the *souffle*; and defendant further said that the plaintiff had never tendered the horse back. The law which governed the case was to be found in articles 1522 and 1523 of the Civil Code. The authorities say that where there is no express warranty, the redhibitory action, under the warranty of the common law, must be brought within nine days. Where the action is founded on express warranty, it may be brought after nine days, so long as it is instituted within a reasonable time. It was proved that the defendant's horse was not per-

fect, but his defect was perfectly easy to be perceived. The plaintiff could have had the horse trotted out. It was only necessary to walk the horse for a little distance, and it would make the driver a laughing-stock to all the population that might witness it. The horse had had this disease for three or four years, and plaintiff had taken it without trial. The defendant, it was true, had told him there was nothing the matter with it. The Court did not find that the vice referred to was a *défaut caché*. No express warranty was proved, but rather the contrary; for two witnesses swear positively that at the conclusion of the bargain, the defendant would only take plaintiff's money on condition of no warranty. Then as to the common law warranty, the action should be brought within nine days, and the horse should have been offered back; but it had never been offered back to this day. The action, under all the circumstances must be dismissed with costs.

A. Mathieu for plaintiff.
L. A. Seers for defendant.

CANADIAN MEAT & PRODUCE CO. v. WISEMAN.

Security Bond—Appeal discontinued.

MACKAY, J. The Company obtained a judgment against one Head for calls, and this judgment was confirmed in Review. That was a finality in the case. But Head petitioned for leave to appeal to the Supreme Court, and got leave. Then a security bond was entered into by the present defendants Wiseman and Quevillon. The Act says the bond must be for \$500; but here the old form of bond to the Queen's Bench seems to have been used. In fact, the case was not appealable at all; it was an absurdity; and although Head had got leave to appeal, he probably found that it would not be prudent to go on, and discontinued his appeal. The only penalty against a person who discontinued an appeal was under sec. 39; the respondent was entitled to certain costs, and to execute the judgment as if no appeal had been taken. But the sureties under the bond were only to pay if the judgment was affirmed. Now, the judgment had never been affirmed, and never could be. The sureties at most would have to pay a mere trifle of costs—

about \$6; but as the condition of the bond had not been broken the action must be dismissed entirely.

Abbott, Tait, Wotherspoon & Abbott for plaintiff.
Judah & Branchaud for defendants.
Tailon & Nantel for Quevillon.

SUPERIOR COURT.

MONTREAL, March 4, 1880.

GILMAN v. DOUGALL et al.

Option of Jury trial—Form of words.

This case was inscribed on the roll for enquête and merits, and the defendants moved that the inscription be declared irregular and be discharged, inasmuch as they had made option of trial by jury.

E. Carter, Q. C., for plaintiff, resisted the application, saying that there was no compliance by defendants with C. C. P. 350.

A. D. Taylor, e contra.

TORRANCE, J. The defendants say that they have made option of trial by jury in the words of their pleas, "of this the defendants put themselves upon the country." These words, like the system of trial by jury, have come from England. I read in Stephens on Pleading, 4th Edition, 1838, p. 80: "Whenever the defendant * * * traverses with a conclusion to "the country (that is, with an offer of trial by jury)"; p. 85, "When the parties have mutually referred the issue to decision by a jury, or (as it is technically termed) have put themselves upon the country" &c.; p. 257, "The tender of an issue to be tried by jury is by a formula called the conclusion to the country." P. 465: "Where an issue is tendered to be tried by jury, it has been shown that the pleading concludes to the country." Again, Stephen's commentaries "3, 580. "In the case of an issue in fact the formula indicates not only the attainment of the issue, but the mode of trial adapted to the particular question. When this is trial by jury (which is now almost invariably the case) the words are as follows:—"and of this the defendant puts himself upon the country." The plaintiff has said that the defendants have not concluded for a jury trial in the pleas in their prayer. This is un-

necessary, as the prayer only serves to indicate what the pleader wishes to be decided by his plea. I have referred to a form book which I copied some 35 years ago, and a similar form is given there.

Motion granted.

E. Carter, Q. C., for plaintiff.
A. D. Taylor for defendants.

CIRCUIT COURT.

MONTREAL, February, 1880.

BEDARD v. LUSIGNAN, and DESJARDINS,
mis en cause.

Execution—Fees of guardian.

In this case, a seizure had been made of goods, and a guardian appointed. Subsequently the seizure had been quashed, and a rule having been taken against the guardian to produce the goods, he offered them on condition of payment of his fees and disbursements.

Thibault, for the defendant, in support of the rule said that the defendant was not liable for the fees of the guardian, that his recourse was against the party who had appointed him.

TORRANCE, J. The pretension of the guardian is overruled, and the rule made absolute.

Poutré v. Laviolette, 9 L. C. R. 360; *Boucher v. Mullin*, No. 2724 S. C., Rainville, J., May, A. D. 1877. *Pothier*, Dépôt No. 92 and 96; *Sirey*, C. de Pro. on arts. 596 and 598, N. 18; *Dalloz*, Périodique; 31, 2nd P., p. 210.

Rule absolute.

Thibault for defendant.

Bourgouin for guardian.

JOHNSON v. LONGTIN.

Dépôt — Parol evidence.

This was an action to recover from the defendant the value of a horse which had been placed in his charge to be pastured, and which he said he had given to one Decelles, an employé of the plaintiff, by authority of the latter. Decelles had come for the horse, received delivery of him, and then ran off to the States. Plaintiff denied that Decelles was his servant or had authority from him.

TORRANCE, J. There is reliable evidence by witnesses that Johnson had given defendant to

understand that Decelles would call for the horse; but apart from this evidence, I do not regard this *dépôt* as proveable by witnesses. It is not a commercial case, and neither the *dépôt* nor the restitution are proveable by witnesses. C. C. 1233 and Troplong, *Dépôt*, N. 45. Without the witnesses, we have only the statement of the defendant as to the *dépôt* and the restitution, and it should not be divided.

Action dismissed.

Robidoux for plaintiff.

Geoffrion for defendant.

SUPERIOR COURT.

MONTREAL, December 29, 1879.

BARIL v. DIONNE.

Pleading—General Issue—A defendant who has pleaded the general issue to an action for infringement of patent, cannot prove that the invention was not new.

JETTÉ, J. Action en dommages pour violation de brevet d'invention.

Le demandeur est l'inventeur de certains perfectionnements pour la construction des *glacières* pour la conservation des viandes. Il se plaint de ce que le défendeur s'est servi de son invention sans sa permission, qu'il s'est fait construire deux *glacières* sur le modèle de celle par lui inventée.

Il réclame comme dommages réels lui résultant de la perte du profit qu'il aurait fait sur la fabrication de l'une de ces *glacières* \$27.50, et comme compensation pour la violation de son droit \$100.

Le défendeur plaide :

1o. Que le demandeur lui a permis, moyennant \$20, de fabriquer ces *glacières*, pourvu qu'il ne se servit que d'une seule à la fois, et qu'il s'est conformé à cette condition.

2o. Une défense en fait.

Le défendeur a complètement failli de prouver la convention qu'il allègue, et par conséquent son exception ne peut pas être maintenue. Mais le défendeur se retranche derrière sa défense en fait, et soutient qu'à la faveur de cette dénégation des allégations de la demande, il lui était permis de prouver que l'invention du demandeur n'était pas nouvelle, qu'elle était connue et en usage longtemps avant qu'il obtint son brevet, et que par conséquent il était en droit de s'en servir.

Je ne puis admettre cette prétention, qui ne conduirait à rien moins qu'à la négation de l'une des plus importantes de ces règles de procédure que les juristes appellent avec raison, les formes protectrices du droit.

S'il pouvait être permis au défendeur, en niant simplement les causes de la demande, de faire la preuve de faits spéciaux pouvant entraîner l'annulation virtuelle du brevet d'invention du demandeur, sans avoir jamais articulé aucun de ces faits, sans avoir laissé même soupçonner au demandeur sur quel terrain il sera appelé à faire la lutte, où serait l'égalité de ce combat judiciaire qui doit être conduit d'après les règles de la plus complète bonne foi? Et ce surtout lorsque, comme dans l'espèce actuelle, le défendeur, loin de nier le droit du demandeur, l'admet au contraire formellement, en disant qu'il a obtenu la permission d'user de ce droit.

La preuve que le défendeur a tenté de faire sur ce point est donc tout-à-fait illégale et doit être rejetée.

Mais il y a plus, en supposant même que cette preuve serait admissible, elle est complètement insuffisante, et ne peut certes pas contrebalancer celle faite par le demandeur.

Les dépositions de MM. Aubin et Massy établissent, on ne peut plus clairement, l'importance des améliorations pour lesquelles le demandeur a obtenu son brevet, et les différences radicales qui se rencontrent dans les glacières fabriquées par le demandeur et celles dont on prétend que les siennes ne sont qu'une contrefaçon.

Le demandeur a donc complètement établi sa demande et le défendeur doit être condamné.

Le jugement sera prononcé pour \$27.50 de dommages réels et \$50 pour violation du droit du demandeur, avec dépens de l'action telle qu'intentée.

Longpré & David for the plaintiff.

J. E. Robidoux for the defendant.

COURT OF REVIEW.

MONTREAL, December 29, 1879.

SICOTTE, JOHNSON, LAFRAMBOISE, JJ.

DESÈVE V. GAREAU.

[From S.C., Montreal.

Sale of droits successifs—Garantie—Compromis—Chose jugée.

The judgment inscribed for review was ren-

dered by the Superior Court, Jetté, J., 30 April, 1879.

SICOTTE, J. La demanderesse demande la révision du jugement. Elle a vendu ses droits à Gareau avec garantie contre tous troubles et évictions. Elle a spécifié que ces droits consistaient pour le moins dans un deuxième de deux propriétés dont elle donne l'énumération d'une manière spéciale.

La défense repose sur deux moyens : 1o. Non délivrance de certains immeubles désignés et spécifiés comme faisant partie de la succession ; 2o. Compensation au montant de \$655.50 pour loyers perçus par la demanderesse.

Cette compensation est admise, mais la demanderesse veut que l'imputation se fasse d'abord sur le paiement de 1876. Il y a eu poursuite pour ce paiement, et l'action est encore pendante devant la Cour d'Appel.

Accorder la prétention de la demanderesse serait juger et décider la cause qui est encore en dispute, et serait mettre fin à la cause même, puisque la dette étant payée, il ne pourrait plus y avoir procès. De plus, ce serait adjuger sur un fait et sur un litige hors du contrôle du tribunal. Il est évident que la compensation plaidée n'est applicable qu'à la dette réclamée par l'action.

Maintenant il faut examiner le moyen de non délivrance.

D'après les écritures respectives, il y a preuve que trois lots indiqués dans la vente comme lots 1639, 1647, 1656 ne sont pas délivrés et ne peuvent l'être ; attendu qu'ils étaient et sont la propriété d'Alexandre Desève, et non du père de la demanderesse.

Comme il a été remarqué, la demanderesse n'a pas simplement vendu ses droits successifs découlant de sa qualité d'héritière de son père, tels qu'ils pouvaient être. Dans ce cas, elle ne serait tenue que de garantir sa qualité d'héritière. Mais autre chose est, vendre toutes les choses de la succession, prises une à une ; autre chose est vendre l'hérédité.

La vente des choses détaillées qui composent l'hérédité, est une vente ordinaire, qui est soumise aux règles du droit commun, qui ordonnent restitution, indemnité, s'il y a non délivrance ou éviction.

La demanderesse a spécifié les objets qui composaient l'hérédité. Dans ce cas, la règle de l'article 1579 de notre Code doit recevoir l'application qui vient d'être indiquée.

Demante, commentant l'article 1696, du C.N. dit: "Si on a spécifié certains objets comme faisant partie de la succession, il s'est fait une convention particulière qui étend les obligations du vendeur, et l'astreint à garantir ces objets." C'est exactement la condition des parties dans la cause.

Le moyen de non délivrance est donc prouvé. C'est équivalant à éviction, quant aux conséquences de garantie et d'indemnité.

Le fait d'éviction est également prouvé. La demanderesse admet la vente faite par elle en portion des biens de l'hérédité, tel que relaté dans la défense. Elle s'est par là mise dans l'impossibilité de faire livraison.

Le défendeur a jugé à propos de plaider compensation pour autant par la somme perçue par la demanderesse, comme moyen d'acquitter une portion des paiements de 1877 et 1878, réclamés par l'action. La demanderesse ne peut se plaindre, car le procédé est dans son intérêt. Mais la non délivrance n'en est pas moins justifiée, et ce fait doit faire octroyer les conclusions de la défense.

Un moyen tout spécial est invoqué contre le jugement, c'est que les parties avaient fait compromis, par lequel elles étaient convenues que jugement serait rendu en faveur de la demanderesse, si la réponse en droit du défendeur à l'exception de chose jugée qu'elle opposait à la défense, était renvoyée. Mais la Cour a ordonné de procéder à la preuve.

La demanderesse prétend que le juge devait décider, sans passer outre, si cette réponse était bien fondée, et rendre le jugement d'après les conditions du compromis. Il est vrai que le pouvoir du juge découle de la convention présumée, faite entre les parties, de lui soumettre un différend; mais le juge tient également ses pouvoirs de la loi faite pour les fins de l'ordre public. Les parties peuvent se rendre à elles-mêmes la justice qu'elles demandent au tribunal, et lorsqu'elles se mettent d'accord, en justice, le litige cesse. Dans ce cas le tribunal n'a plus qu'à proclamer des droits qui sont devenus conventionnels. Mais il faut que cette convention soit expresse et finale de manière qu'il n'y ait plus à examiner et à juger; mais seulement à donner par la sanction judiciaire le droit de poursuivre l'exécuteur du jugement dont les parties sont tombées d'accord. Dans l'espèce, il n'y avait pas eu telle convention; l'arrange-

ment ne liait personne définitivement, et ne décidait rien définitivement. Le juge n'était nullement tenu d'obtempérer au mode suggéré par les parties pour l'instruction du procès.

La demanderesse invoque contre les défenses, l'exception de la chose jugée, résultant d'un jugement intervenu entre les parties, dans une action pour le paiement de 1875.

Il y a bien des faits relatés dans la présente cause qui étaient dans l'instance en question. Dans la cause jugée, le défendeur se plaignait de ne pouvoir prendre possession de l'hérédité, parcequ'elle était entre les mains d'un séquestre. Mais comme le séquestre possédait pour tous les intéressés, sa possession était également pour le défendeur comme représentant un des héritiers. Le jugement, en déclarant que le défendeur n'avait pas prouvé ses défenses, n'a vu dans le séquestre aucun trouble justifiant son refus de payer.

Il y a dans la cause actuelle deux faits et deux moyens invoqués par le défendeur, qui sont entièrement nouveaux: la non-délivrance des lots 1639, 1647 et 1665, et de la portion de l'hérédité vendue au gouvernement par la demanderesse, et l'impossibilité d'effectuer telle délivrance.

Ce n'est donc pas le même litige qui est soumis à l'adjudication du tribunal. Le jugement qu'on invoque pour constater la chose jugée, ne pouvait prononcer sur ces moyens, puisqu'ils n'étaient pas formulés.

Pour ces motifs le jugement est confirmé.

Doutre, Branchaud & McCord, for plaintiffs.
Ouimet, Ouimet & Nantel, for defendant.

PUBLICATIONS.

NOTRE SYSTEME JUDICIAIRE, by Mr. Chas. B. Rouleau, District Magistrate. In a pamphlet under the above title, Mr. Rouleau, District Magistrate of the Ottawa District, advocates several changes in the existing judicature system. He proposes the establishment of County Courts for cases up to \$200, and also that the present system of revision of cases from the rural districts be superseded by trial before three Judges of the Superior Court sitting in banco in each District. In this respect, he concurs in the suggestions of the author of the draft bill referred to last week.